

Interpréter l'Ecclésiaste

par J. Stafford Wright*

L'Ecclésiaste pourrait être considéré comme la "brebis galeuse" des livres bibliques. Autrefois, il y eut débat entre les écoles rabbiniques de Hillel et de Schammaï pour savoir si oui ou non ce livre "souillait les mains", c'est à dire s'il était canonique et devenait porteur de sainteté lorsqu'on le tenait en mains. Aujourd'hui, en se penchant sur ce livre, on demande : "Sur quelles bases justifiez-vous l'inclusion de l'Ecclésiaste dans le canon ?" En fait, l'histoire de l'interprétation du livre montre la grande méfiance dont il a toujours fait l'objet.

Ce livre doit-il donc rester dans la Bible ? Ne serait-il pas mieux d'admettre tout de suite que les contradictions, les affirmations hétérodoxes qui ont fait les délices des sceptiques et l'embarras des esprits pieux auraient été mieux à leur place dans un article de la presse rationaliste que dans la bibliothèque du Saint Esprit ? C'est une question qu'il faut considérer. S'il n'y a pas d'herméneutique satisfaisante pour ce livre — satisfaisante du point de vue chrétien — il n'y a aucune raison logique de le laisser dans la Bible.

Je n'ai pas besoin d'énumérer ici les passages précis qui ont choqué les croyants, leur ton général nous est familier. Mais il vaudrait cependant la peine de nous reporter aux méthodes d'exégèse que Juifs et chrétiens ont employées pour justifier le maintien de ce livre dans la Parole de Dieu.

Les commentateurs juifs ont employé trois méthodes : 1) Certains d'entre eux ont lu les passages soi-disant épicuriens en y ajoutant un point d'interrogation : "N'y a-t-il rien de mieux pour un homme que de manger et de boire... ?" 2) D'autres ont choisi une légende : Salomon aurait été éconduit de son trône en conséquence de sa non obéissance à Dieu : ce livre est le produit de cette période de séparation d'avec Dieu. L'origine de cette légende semble remonter au chap. 1.12 qui dit : "Moi, l'Ecclésiaste, j'ai été roi sur Israël", ce qui implique qu'à présent il ne l'est plus. 3) On a paraphrasé et explicité les affirmations hétérodoxes ; elles figurent dans le *Targum* du livre. Ainsi, un verset tel

* Auteur du commentaire sur l'Ecclésiaste à paraître dans *The Expositor's Bible Commentary* (Ed. Frank E. Gaebelin).

que 9.7 : “Va, mange ton pain avec joie, et bois gaiement ton vin, car dès longtemps, Dieu prend plaisir à ce que tu fais” devient dans le *Targum* : “Salomon a dit, par l’esprit de prophétie devant le SEIGNEUR ‘Le Seigneur du monde dira à chaque juste en particulier : Va, goûte avec joie le pain qui t’a été donné en regard du pain que tu as donné au pauvre et à l’infortuné qui avaient faim, et bois de bon cœur ton vin qui est caché pour toi au jardin d’Eden, en récompense du vin que tu as mêlé pour le pauvre et le nécessiteux qui avaient soif, car déjà tes bonnes œuvres ont été agréables au SEIGNEUR’.” On ferait de Wellhausen lui-même un fondamentaliste en paraphrasant de la sorte.

Les premiers commentaires chrétiens ont utilisé de semblables méthodes, d’allégories, de paraphrases et d’explications. Jérôme écrivit un commentaire du livre pour amener une dame romaine à embrasser la vie monastique. Pour lui, le but du livre est de montrer l’absolue vanité de toute jouissance terrestre et donc la nécessité d’en arriver à une vie d’ascèse, entièrement consacrée au service de Dieu.

Martin Luther a probablement été le premier à nier que Salomon était l’auteur de l’Ecclésiaste. Il considérait le livre comme “une sorte de *Talmud*, une compilation de nombreux livres provenant sans doute de la bibliothèque du roi égyptien Ptolémée Evergète.” Grotius, en 1644, suivit Luther dans l’idée que le livre était un assemblage, et une fois effacée l’idée de l’unité du livre, il devint possible de suivre une nouvelle ligne d’interprétation. Ainsi Herder et Eichhorn (vers 1780) considérèrent le livre comme un dialogue entre un sensualiste raffiné et un matérialiste sensuel, ou entre un maître et un élève. L’idée héritée aujourd’hui de cette théorie et que l’on adopte généralement, c’est que le livre a trois sources. Tout d’abord *Qohéleth* lui-même. *Qohéleth* est le titre que porte l’auteur principal. Les versions anglaises le traduisent par “le prédicateur”. C’est probablement très près du sens exact, mais le plus souvent les commentaires transcrivent simplement l’hébreu. Nous ferons donc de même. *Qohéleth* expose les doutes et les problèmes qui lui viennent à l’esprit alors qu’il examine l’existence. Puis vient l’homme pieux, qui fait intervenir l’orthodoxie lorsqu’une parole de *Qohéleth* le choque. Enfin, un sage parseme le tout de quelques maximes et proverbes. On pourrait bien sûr trouver beaucoup d’autres auteurs si on le désire. Siegfried retient un pessimiste, un Sadducéen, un sage, un homme pieux, un compilateur de proverbes, un rédacteur, deux auteurs pour la conclusion et un pharisien.

A l’opposé, certains commentateurs soutiennent vigoureusement l’unité du livre. Le chanoine Lucky Williams, dans la Bible de Cambridge, l’accepte entièrement, comme l’ont fait auparavant des commentateurs comme Delitzsch, C.H.H. Wright et Cornill.¹ Quelle interprétation, dans cette optique, pourra justi-

¹ Et la T.O.B. dans le monde francophone, plus récemment (N.d.T.).

fier la canonicité du livre de l'Ecclésiaste ? Sans entrer dans les détails, l'interprétation généralement retenue est que nous avons affaire aux efforts d'une personne pour mettre en accord sa foi avec les faits de l'existence. En dépit de toutes les difficultés, il se forge un passage vers une soumission respectueuse à Dieu. Le livre a donc sa valeur, dès lors qu'il montre que même dans la pâle lumière de l'Ancien Testament il était possible pour un penseur de mettre sa confiance en Dieu ; à combien plus forte raison pour nous, qui vivons dans la pleine lumière du Nouveau Testament ! Cornill considère donc ce livre comme la marque d'un des plus grands triomphes de la piété vétéro-testamentaire.

Un autre type d'interprétation vaut la peine d'être cité. Il souligne l'expression "sous le soleil", et soutient que l'auteur ne s'intéresse délibérément qu'aux choses de ce monde. La révélation et le monde à venir sont laissés de côté pour les besoins de l'argumentation : l'expérience du monde ne conduit qu'au pessimisme. Où doit-on rechercher, par conséquent, la satisfaction ? L'auteur se borne à laisser entendre qu'il y a quelque chose de plus à trouver en Dieu. Son but, en écrivant, est en premier lieu négatif : provoquer l'insatisfaction, de façon que les hommes se mettent à chercher quelque chose qui les satisfera.

Parmi les commentateurs qui souscrivent à la pleine inspiration de la Bible, il y a une certaine hésitation à propos de l'Ecclésiaste. La note d'introduction de la Bible Scofield peut être choisie comme tout à fait représentative : "C'est le livre de l'homme 'sous le soleil' réfléchissant à la vie. C'est la plus haute démonstration de sagesse humaine, avec la conviction qu'il y a un Dieu saint, et qu'il amènera toutes choses en jugement. Les expressions-clés sont : 'sous le soleil', 'j'ai vu', 'j'ai dit dans mon cœur' ; l'inspiration consigne avec précision ce qui est dit, mais les conclusions et les raisonnements restent humains." Nous avons passé en revue les principaux courants d'interprétation de ce livre fascinant sans nous arrêter aux détails mineurs. Nous ne savons pas lequel vous aura plu, mais aucun d'eux, mais aucun d'eux ne nous satisfait pleinement. Non pas qu'il ne contiennent rien de vrai — il est évident que la plupart d'entre eux recèlent une part de vérité — mais aucun, nous semble-t-il, n'a fourni de clé qui puisse éclairer l'ensemble du livre, bien que tous supposent qu'il doit y en avoir une quelque part. L'Ecclésiaste ne saurait donc être traité comme une enfilade de textes, chacun d'eux pouvant être interprété isolément. Même si nous pouvons conclure que l'auteur a couché par écrit différents passages à des moments distincts, comme un journal de ses expériences spirituelles, la plupart d'entre nous sentira qu'il doit y avoir une unité sous-jacente, un thème qui doit servir à interpréter l'ensemble. En toutes circonstances, nous procédons conformément à cette hypothèse. Il est donc inutile de prendre un texte et de demander : "Qu'est-ce que cela signifie ?" si nous n'avons pas à l'esprit un

schéma d'ensemble du livre, auquel s'intègre le texte. C'est ce dont s'est rendu compte, bien entendu, la majeure partie des commentateurs. Reste la question : "Quel est ce schéma d'ensemble ?"

En tout premier lieu, il est une interprétation que nous devons rejeter, nous semble-t-il, sans hésitation. C'est la conclusion selon laquelle nous sommes en présence des raisonnements non inspirés de l'homme naturel ou même du sceptique. La théorie de Scofield et celle de ceux qui optent pour une pluralité d'auteurs dans le livre nous paraissent même moins choquantes. Le dernier chapitre parle de *Qohéleth* comme d'un sage. Il avait de façon évidente une haute réputation de sagesse. Or un proverbe dit qu'un fou peut poser des problèmes auxquels un sage ne peut trouver de solution. Si *Qohéleth* fut le sceptique dont les doutes doivent être éclairés par les deux autres auteurs, il ne nous semble pas que sa sagesse doit plus grande que celle d'un propagandiste anti-chrétien d'aujourd'hui. Quiconque veut mettre en doute la religion ne manque pas de ressources dans le monde qui l'entoure.

Au reste, il ne semble pas digne aux yeux de Dieu d'occuper une place précieuse dans la Bible avec les arguments du sceptique et de l'homme naturel. Nous les trouvons si facilement ailleurs. C'est là la difficulté que pose la théorie de Scofield. Cette objection, bien sûr, ne tient pas contre ceux qui, comme Cornill, voient dans ce livre le triomphe de la piété sur les raisonnements du scepticisme. Il y a quelque chose de fort séduisant dans cette optique, mais nous croyons néanmoins qu'elle ne peut pas nous donner la clé maîtresse du livre tout entier.

Tournons-nous donc à nouveau vers ce livre, et tentons de l'examiner sans préjugé. Voyons s'il est possible de le traiter comme un tout avant de trancher le nœud gordien et de découper le livre en trois sources ou plus.

Si vous choisissez un livre et désirez connaître le point de vue de l'auteur, où cherchez-vous ? La préface est généralement utile. Parfois elle vous dispense de lire le livre ! La conclusion aussi, dans un livre bien écrit, résume d'ordinaire la question que l'auteur a essayé de présenter. Quand vous parcourez le livre, vous pouvez aussi être frappé par quelque chose ressemblant à un refrain, dont la récurrence constante tend à mettre en valeur un point précis. Supposez que nous appliquions ces méthodes à l'Ecclésiaste.

La préface annonce sur un ton lugubre et vigoureux : "Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste ; vanité des vanités, tout est vanité". Ces paroles pourraient être le grognement d'un pessimiste. Pour nous, elles sont les trompettes qui sonnent le thème d'introduction de quelque grandiose ouverture. "Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste ; vanité des vanités, tout est vanité."

Il se peut que notre opinion soit purement subjective. Nous ne vous demandons pas de l'accepter immédiatement. Mais ce que

nous demandons, c'est de ne pas écouter le texte comme un jugement non chrétien sur l'existence. On dit parfois que l'Ecclésiaste n'est jamais cité dans le Nouveau Testament. Mais Paul a sûrement ce verset en tête lorsqu'il dit en Romains 8.20. "La création a été soumise à la vanité." Et dans ce contexte, il nous inclut, nous chrétiens, dans la création tout entière. En d'autres termes, quel que soit le sens précis de cet avis de *Qohéleth*, il y a dans l'ensemble accord entre lui et Paul, à savoir que tout est sujet à vanité. Incidemment, nous nous demandons si ce texte n'est pas une expression authentique de l'opinion de Salomon, couchée par écrit comme son commentaire sur l'existence. Ainsi, *Qohéleth*, beaucoup plus tard, est tellement frappé par ce commentaire qu'il entreprend de se mettre lui-même à la place de Salomon et d'examiner l'existence avec le regard de ce dernier, de façon à voir dans quelle mesure son verdict est justifié. Cela, bien sûr, n'est qu'une idée, et n'a pas de rapport direct avec le thème du livre.

De la préface, nous passons à la conclusion. Ici à nouveau, non loin de la fin, nous voyons les termes de la préface réapparaître : "Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste ; tout est vanité."² Mais la conclusion ultime est nettement présentée comme telle : "Écoutez la fin du discours : crains Dieu et observe ses commandements. C'est là ce que doit tout homme. Car Dieu amènera toute œuvre en jugement, au sujet de tout ce qui est caché, soit bien, soit mal."³ Cette conclusion est si orthodoxe que nous éprouvons difficilement le besoin de citations parallèles pour l'appuyer, mais nous pouvons noter l'affirmation du Christ (Mt. 19.17) : "Si tu veux entrer dans la vie, observe les commandements" et celle de Paul (1 Co. 3.13) : "le feu éprouvera ce qu'est l'œuvre de chacun".

Maintenant, si c'est là la conclusion voulue par l'Ecclésiaste, et si le livre constitue un tout, il est évident qu'aucune autre déclaration dans ce livre ne peut être interprétée comme conclusion dernière si elle contredit l'affirmation de la foi du livre. Ou, pour exposer cela sous un autre angle, si une déclaration, dans le cours du livre, est donnée comme conclusion ultime, elle doit être interprétée à la lumière de la conclusion finale de l'œuvre. Ce n'est pas une question d'inspiration ou de non inspiration : c'est la façon de procéder que nous appliquerions à n'importe quel livre écrit par un homme de raison.

La troisième façon de connaître le point de vue d'un auteur est de chercher la récurrence d'une affirmation, en forme de leit-motiv : il y en a plusieurs exemples dans l'Ecclésiaste. Le thème "vanité" revient plusieurs fois. *Qohéleth* nous le rappelle constamment. On pourrait ajouter aussi, comme le fait Scofield,

² 12.10 (Segond) ; 12.8 (T.O.B.)

³ 12.15-16 (Segond) ; 12.13-14 (T.O.B.)

“j’ai vu”, “j’ai dit en mon cœur”, et des expressions similaires qui décrivent une expérience personnelle. On peut voir comment ces leitmotifs s’intègrent au thème d’ensemble.

Mais il y a encore un autre “refrain”, et c’est celui qui cause la plus grande partie des difficultés dans l’interprétation du livre : il revient six fois, répété dans des formes légèrement différentes mais exprimant la même idée. Sa première apparition, en 2.24, est représentative des six autres : “Rien de bon pour l’homme sinon de manger et de boire, de goûter le bonheur de son travail”. (Voir aussi 3.12, 13 ; 3.22 ; 5.18, 19 ; 8.15 ; 9.7, 9). Dans chaque cas les affirmations apparaissent en forme de conclusions. La solution à l’existence est donc celle de l’épicurien sensualiste : “Mangeons et buvons, soyons heureux, car demain nous mourrons !”

Quelque chose a donc dû se fausser quelque part dans nos déductions car tout cela est en opposition totale avec la dernière conclusion du livre. Il nous faut considérer les contradictions et examiner les alternatives qui pourraient la résoudre. *Qohéleth* est peut-être un écrivain négligent qui ne se soucie pas des contradictions. Mais ce n’est pas une contradiction minime ; tout le fondement et le raisonnement du livre sont en jeu. Peut-être les idées épicuriennes représentent-elles une disposition momentanée, qui n’est décrite que pour être rejetée. S’il en est ainsi, il est étrange que cette “disposition” revienne constamment, à chaque fois sur un ton dogmatique qui suggère une conclusion réfléchie. Arrivés à ce point, nous pouvons nous décourager, adopter la solution du désespoir et dépecer le pauvre *Ecclésiaste*, l’envoyant rejoindre l’armée des martyrs parmi lesquels l’on trouve la plupart des livres de l’Ancien Testament. Ce dépeçage est un moyen facile de tourner les difficultés bibliques, si facile que personne ne semble s’être demandé pourquoi les Hébreux ont été tellement plus négligents avec leur littérature que n’importe qui.

Mais examinons à nouveau l’unité du livre, et voyons si nous pouvons la préserver. Pourquoi voyons-nous de l’épicurisme dans ce leitmotiv ? Parce que nous sommes habitués à la devise épicurienne. Mais supposons que *Qohéleth* n’y ait pas été familiarisé. Voulait-il alors nécessairement dire par son affirmation la même chose, précisément, que les Epicuriens ? Ne pouvait-il pas vouloir dire quelque chose qui soit compatible avec sa conclusion finale ? Il vaut la peine de suivre cette piste de réflexion.

Il se peut qu’elle recèle quelque chose, car au début du chap. 2, *Qohéleth* décrit les aventures de Salomon en des termes qui rappellent l’épicurisme : gaieté, plaisirs, rires, vin, serviteurs, argent, or, musique et amour. Que pourrait désirer de plus un bon épicurien ? Mais la conclusion de *Qohéleth* est que tout est vanité. Il pourrait donc difficilement préconiser une semblable vie de plaisir pour tous les hommes, même à une échelle plus réduite. Que veut-il donc dire ? Retournons à la préface et à la conclusion.

“Vanité des vanités, tout est vanité.” “Crains Dieu et observe ses commandements... Dieu amènera toute œuvre en jugement”. La première assertion est un jugement sur l'existence. La deuxième est une solution, par rapport à ce jugement. Mais le jugement est-il fondé ? C'est ce que *Qohéleth* examine pour nous, tournant et retournant la vie dans ses mains afin que nous la voyions sous chaque angle. Et il nous oblige à reconnaître qu'elle est vanité, vide, futilité ; non pas cependant dans le sens qu'elle ne vaut pas la peine d'être vécue. L'usage que fait *Qohéleth* du terme “vanité” décrit quelque chose de beaucoup plus grand que cela. Toute la vie est vanité en ce sens qu'elle ne peut nous donner la clé d'elle-même. Le livre est le compte rendu d'une recherche de la clé de l'existence. C'est une tentative pour donner un sens à la vie, pour la considérer comme un tout. Et il n'y a pas de clé sous le soleil. L'existence a perdu la clé d'elle-même. “Vanité des vanités, tout est vanité”. Si vous voulez la clé, il vous faut aller chez le serrurier qui a fabriqué la serrure. “Dieu tient la clé de tout ce qui est inconnu.” *Et il ne vous la donnera pas.* Ainsi, à partir du moment où vous ne pouvez obtenir la clé, vous devez faire confiance au serrurier pour ouvrir les portes.

Avant que nous revenions au leitmotiv épicurien, nous voudrions que vous soyez convaincus qu'il s'agit ici réellement du thème du livre, et pas seulement d'une fantaisie de notre crû. L'affirmation de 3.10, 11 est révélatrice : “J'ai vu à quelle occupation Dieu soumet les fils de l'homme. Il fait toute chose belle en son temps ; même il a mis dans leur cœur la pensée de l'éternité.” Le contexte qui précède parle de la venue des événements à leur juste moment : “Il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux : un temps pour naître, et un temps pour mourir ; un temps pour planter et un temps pour arracher ce qui a été planté.” Et suit une longue liste. Puis viennent les deux versets que nous venons de citer. Dieu nous a donné un souci pénible. Des événements nous arrivent, chacun en leur temps, mais Dieu nous a donné un ardent désir de connaître l'éternité des choses, le plan d'ensemble. Mais, quelle que soit la façon dont nous voulons nous y prendre, nous ne pouvons le voir, bien que par la foi nous puissions déclarer que chaque événement participe à l'harmonie de ce plan.

Ce n'est pas une pensée isolée. Elle reparait en 7.14 : “Au jour du bonheur, sois heureux, et au jour du malheur, réfléchis : Dieu a fait l'un comme l'autre, afin que l'homme ne découvre en rien ce qui sera après lui.” Elle revient en 8.17 : “J'ai vu toute l'œuvre de Dieu, j'ai vu que l'homme ne peut pas trouver ce qui se fait sous le soleil ; il a beau se fatiguer à chercher, il ne trouve pas ; et même si le sage veut connaître, il ne peut pas trouver.”

Ce n'est pas du pessimisme. C'est la vérité sacrée, tout aussi vraie aujourd'hui à l'époque chrétienne qu'à celle de *Qohéleth*. Cet éternel POURQUOI ? pèse sur nos vies. Il nous rencontre à chaque tournant. Nos espoirs les plus chers sont brisés. Pour-

quoi ? Les hordes nazies envahissent l'Europe. Pourquoi ? Une brillante existence de jeune chrétien est emportée, alors qu'un voyou, bon à rien, est miraculeusement délivré. Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Où est le sens dans tout cela ? Et pourtant nous devons continuer à chercher le sens. On ne peut croire que la vie ne puisse pas fournir de sens. Tout homme qui y consacre toute sa pensée croit qu'il y a un sens quelque part ; si seulement il pouvait le trouver ! Il ne peut voir très loin ; il peut se mettre à élaborer une méprisable philosophie de la vie ou bien il peut sonder les profondeurs de la raison, de la science, ou de la théologie dans son effort pour trouver le "plan". Mais il ne peut le découvrir. Huxley ne l'a pas trouvé. Ni Karl Barth. Personne. Au moment où nous pensons l'avoir, quelque chose se passe qui ne s'accorde pas du tout avec notre plan. Mais nous continuons à chercher. Nous devons chercher. Nous ne pouvons nous en empêcher. C'est "un souci pénible auquel Dieu soumet les fils de l'homme... même il a mis dans leur cœur la pensée de l'éternité, bien que l'homme ne puisse pas saisir l'œuvre que Dieu fait, du commencement jusqu'à la fin."

Voyez comment *Qohéleth* développe son thème. Nous allons à travers le monde avec lui, cherchant la solution à l'existence, et à chaque tournant, il nous oblige à admettre qu'il n'y a que vanité, futilité, égarement. La vie ne fournit pas la clé d'elle-même.

Venez avec lui au chap. 1, et étudiez la nature, cette grande révélation de Dieu. Mais la nature est un système clos, un cycle incessant de soleil, de vents, de pluie, de rivières, qui parlent de Dieu, c'est vrai, mais qui ne révèlent pas son plan. La clé n'est pas dans la nature.

Alors essayons du côté de l'homme. Peut-être découvrira-t-on la clé dans la marche de l'histoire ou dans le progrès de la science. Mais tout ce que nous voyons est une chaîne sans fin de générations qui se donnent du mal pour ceci ou cela, qui cherchent quelque chose à tâtons et ne trouvent pas de satisfaction, qui produisent de nouvelles inventions qui ne sont que des adaptations de ce qui existe déjà dans le système clos de la nature, et qui ne mettent jamais en lumière cette nouvelle vérité, solution à l'existence que tous les hommes désirent ardemment. La clé n'est pas dans l'humanité.

Mais elle peut se trouver dans la Sagesse. Les plus grands esprits ont certainement la solution ; sinon à quoi sert la Sagesse ? Est-elle suffisante ? *Qohéleth* considère la question dans la deuxième partie de son premier chapitre. Et même si vous avez la Sagesse de Salomon, le verdict est : "Avec beaucoup de sagesse, on a beaucoup de chagrin, et celui qui augmente sa science augmente sa douleur". Pourquoi en serait-il ainsi ? Le v. 15 suggère la réponse : "Ce qui est courbé ne peut se redresser, et ce qui manque ne peut être compté". En paraphrasant le dernier membre de phrase : le monde fait faillite et ne peut rien y faire. Seul le vrai sage se rend compte de la faillite de l'existence. La philosophie

peut facilement conduire au désespoir. Il a été dit qu'il valait mieux être un Socrate insatisfait qu'un porc satisfait. Il est certain que notre Socrate sera toujours insatisfait, car il sait qu'il doit éternellement rechercher la clé qu'il ne trouvera jamais. Mais existe-t-il une chose telle qu'un porc humain satisfait ? S'il y en a un, il a peut-être trouvé la clé, tombée au fond de la boue de sa porcherie. Tel est *Qohéleth* à cet endroit. Au chap. 2, il devient le parfait animal humain. Il poursuit tout le chemin du plaisir sensuel, et son jugement est : "Vanité et poursuite du vent". On ne peut pas plus saisir la solution à l'éternelle insatisfaction de l'existence qu'on ne peut saisir le vent dans la main.

La pensée de *Qohéleth* oscille entre deux pôles. Pas trace de la clé dans la Sagesse ; mais peut-être y en a-t-il dans la folie, dans une attitude qui ferme l'esprit à toutes les idées ? Le fou est-il l'homme idéal ? Non ! crie *Qohéleth*, je ne puis admettre cela. "La Sagesse a de l'avantage sur la folie, comme la lumière a de l'avantage sur les ténèbres." "Pourtant, j'ai reconnu aussi qu'ils ont l'un et l'autre un même sort... Le sage meurt aussi bien que l'insensé ! Et j'ai haï la vie". A présent, pour la première fois, *Qohéleth* nous met en présence de la suprême vanité : la mort, qui frappe à la porte de chaque homme, la mort qui vient au moment où l'homme l'attend le moins, la mort qui ruine les plus subtils projets de l'homme. La mort peut faire haïr la vie à un homme, non qu'il veuille mourir, mais parce qu'elle rend sa vie futile, exactement comme un enfant au bord de la mer peut se lasser des châteaux de sable qu'il ne construit avec tant de patience que pour les voir engloutis par la mer implacable. *Qohéleth* en donne une image en 2.18-23. Un homme acquiert richesse et puissance et se fait un nom respecté. S'il pouvait vivre éternellement, tout serait bien. Mais à sa mort, tout ce qu'il possède passe à un autre, et cet autre peut être un vaurien ou un fou.

Pessimisme des pessimismes : tout est pessimisme ! Dieu nous a donc fait pour que nous dansions comme des marionnettes, dans une pièce que nous devons toujours essayer de comprendre, mais sans y parvenir. Il ne semble pas y avoir de remède, sinon couper les ficelles et mettre fin à la pièce par le suicide, ou alors danser sur nos propres airs et dire qu'ils sont de Dieu. Ce dernier remède est la conclusion d'Omar Khayyâm, mais aucun des deux n'est la solution retenue par *Qohéleth*. Pourtant les conclusions dernières de l'existence et de la religion sont si bien équilibrées qu'entre *Qohéleth* et Omar Khayyâm il n'y a qu'un cheveu. Cependant cette distance d'un cheveu place le livre de *Qohéleth* dans les lieux célestes et laisse les *Rubâ'iyât* d'Omar Khayyâm liés à la terre.

Maintenant enfin nous sommes prêts à parler de l'interprétation du leitmotiv auquel nous nous sommes déjà référés. Mais attendons encore un peu pour nous demander quelles sont les solutions possibles au problème de l'existence que soulève *Qohéleth*, et quelle est la solution chrétienne. Le suicide est une solution

envisageable ; par désespoir, nous renonçons à l'existence comme un problème trop grand pour que nous puissions le comprendre. Peu de philosophes ont accepté cette solution, qui n'en est pas une du tout. L'épicurisme populaire est une autre solution : il renonce au problème qu'il juge insoluble. Certains ont cru que c'était là la réponse de Qohéleth. Mais si c'est vrai, les versets qui concluent le livre, et d'autres passages tout au long de celui-ci doivent être attribués à un autre auteur, et *Qohéleth* lui-même doit être classé d'emblée comme un matérialiste. On ne peut pas non plus résoudre le problème par le fatalisme. Dieu est le juge arbitraire, ou peut-être n'est-il rien de plus que le destin impersonnel qui agit selon ses caprices et ses fantaisies. Omar Khayyâm combine ce fatalisme à l'épicurisme. Mais quelle est cette force directrice qui contraint nos esprits à venir et revenir toujours au problème de l'existence ? N'y a-t-il là que curiosité inutile ? Ou bien cela fait-il partie de notre héritage, nous qui avons été faits à l'image de Dieu, de sorte que nous saisissons que l'univers est un tout et qu'il doit avoir un sens (si seulement nous pouvions le découvrir).

La réponse chrétienne est que l'univers a effectivement un sens. Il y a un plan et un but qui trouve son centre et son sommet en Christ. Nous chrétiens avons été prédestinés à faire intégralement partie de ce plan. "Nous avons été créés en Jésus-Christ pour des œuvres bonnes que Dieu a préparées d'avance afin que nous les pratiquions" (Ep. 2.10). Mais même aux chrétiens, il n'a pas été donné de comprendre le plan. Le chrétien ne peut pas non plus expliquer comment tout ce qui survient dans sa vie s'intègre dans le plan. Mais il essaye constamment d'entrevoir une certaine unité qui relie toutes ses expériences individuelles. Mais il est sans cesse ramené à la situation décrite en Rm. 8.28 : "Nous savons que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son dessein" ; ou, si on lit *ho theos* à la place de *tou theou*, "Nous savons que Dieu fait concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment". L'attitude chrétienne est donc une attitude de foi et de confiance. Le chrétien dit : "Je sais que toutes choses doivent jouer leur rôle dans le plan global de Dieu. J'ai grande envie de connaître ce qu'est ce plan et de le contempler dans son ensemble, et je continuerai toujours à tenter de le faire. Mais en attendant je veux vivre ma vie jour par jour, en croyant que dans la routine de l'existence je fais la volonté de Dieu. Je serai satisfait de ce que Dieu me donne et recevrai ma vie de sa main".

Si c'est là, comme nous le croyons, la solution chrétienne, c'est aussi la solution de *Qohéleth*. Si son leitmotiv est interprété à la lumière du reste du livre, il ne peut signifier que ce que veut dire le chrétien lorsque celui-ci déclare : "Je veux recevoir tout ce qui fait ma vie, ma nourriture, mon breuvage, mon travail de la main de Dieu. Toutes choses concourent à mon bien". Aussi *Qohéleth* dit-il en 2.24 : "Rien de bon pour l'homme sinon de

manger et de boire, et de goûter le bonheur dans son travail. J'ai vu, moi, que cela vient de la main de Dieu"; et de nouveau en 3.11-13 : "Il fait toute chose belle en son temps ; même il a mis dans leur cœur la pensée de l'éternité, bien que l'homme ne puisse pas saisir l'œuvre que Dieu fait, du commencement jusqu'à la fin. J'ai reconnu qu'il n'y a de bonheur pour eux qu'à se réjouir et à se donner du bien-être pendant leur vie ; mais si un homme mange et boit et jouit de tout son travail, c'est là un don de Dieu".

Maintenant ce thème n'est plus seulement développé dans les "refrains", mais de façon continue, d'un bout à l'autre du livre. On y trouve l'idée de la certitude d'un plan divin, même si l'intégration des individus à ce plan demeure un mystère et doit être acceptée par la foi. Mais l'homme ne doit jamais perdre conscience du fait qu'il y a un plan, ni commencer à traiter les choses usuelles de la vie, ce qu'il mange, ce qu'il boit, son travail, comme si elles n'étaient pas le don de Dieu. Aussi l'homme doit-il apprendre à servir Dieu dès sa jeunesse, et se rappeler qu'il y aura un jugement. Le jugement, bien entendu, suppose un plan divin. Si nos péchés n'étaient pas une défection à ce plan divin, il serait difficile de défendre le bien-fondé de notre jugement par la justice de Dieu. Mais si nous sommes amenés à nous rendre compte de notre responsabilité vis-à-vis de Dieu, cela nous aidera à constituer nos vies quotidiennes de ce que nous donne Dieu. C'est la pensée que *Qohéleth* exprime en 12.1-2 : "Jeune homme, réjouis-toi pendant ta jeunesse, livre ton cœur à la joie pendant les jours de ta jeunesse, marche dans les voies de ton cœur et selon les regards de tes yeux ; mais sache que pour tout cela Dieu t'appellera en jugement. Bannis de ton cœur le chagrin et éloigne le mal de ton corps, car la jeunesse et l'aurore sont vanité". En d'autres termes, *Qohéleth* avertit les jeunes gens de se réjouir de la vie, mais de ne pas oublier que leur plaisir doivent être contrôlés : on doit pouvoir en rendre compte devant Dieu. Ils doivent éloigner d'eux ce qui nuirait à leur corps ou à leur esprit, en se rappelant que la jeunesse n'est pas toute la vie ; l'âge mûr, la vieillesse et la mort auront leur place.

Cette question de la mort nécessite qu'on s'y attache un peu plus. Une fois de plus les affirmations de *Qohéleth* doivent être interprétées sur l'arrière-plan du livre tout entier. Pour *Qohéleth* la mort est quelque chose de salubre, de dégrisant. Voyez comme il en parle en 3.18-22. L'homme a communément tendance à vivre comme s'il disposait d'un temps illimité pour exécuter le plan de Dieu. C'est un fait extraordinaire que la plupart d'entre nous vit comme si cette vie devait être prolongée indéfiniment. Ou bien, en examinant cela d'un autre point de vue, nous insistons sur l'immortalité de l'âme et oublions que l'instrument du service de Dieu, pour le présent, c'est le corps ; et si nous manquons à servir Dieu maintenant dans notre corps, nous ne serons jamais capables de suppléer dans l'avenir à nos

défections présentes.

Mais le corps est une chose fragile. Il lie l'homme au règne animal. Les animaux et les hommes possèdent ce que n'ont ni les végétaux ni les minéraux : le corps et l'esprit. Il pourrait sembler plutôt choquant de dire que l'animal a un esprit, mais si cela vous choque, je crois que c'est le signe que vous avez mal interprété *Qohéleth*. Une certaine psychologie biblique n'a pas su reconnaître les différents emplois du mot "esprit" dans l'Écriture. Aussi *Qohéleth* a-t-il été interprété comme enseignant en 3.21 que l'homme disparaît à la mort de la même façon que les bêtes ; et en 12.7, lorsqu'il dit que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné, que l'homme, à la mort, va droit au ciel et pas au *Scheol*. Mais il apparaît que *Qohéleth* ne traite pas de la survivance des esprits individuels dans aucun de ces passages. Toute vie animale (et la vie humaine en est une) réunit deux caractéristiques : un corps physique et un principe de vie qui anime le corps. Cette pensée est encore exprimée dans Ps. 104.29,30 : "Tu leur retires le souffle, ils expirent et retournent dans leur poussière. Tu envoies ton souffle : ils sont créés". Ce principe de vie, ou esprit, est le don de Dieu, et quand le corps retourne à la poussière, le principe de vie retourne à l'Auteur de toute vie.

Aussi, pour revenir à l'interprétation de 3.18-22, ce corps que nous avons en commun avec le règne animal est quelque chose de fragile, bien qu'il soit l'instrument avec lequel nous servons Dieu. Lorsqu'un animal meurt, où va-t-il ? Il retourne à la poussière. Qu'en est-il de son principe de vie ? Pouvez-vous affirmer que sa destination diffère de celle du principe de vie humain ? En d'autres termes êtes-vous supérieurs à un animal jusqu'en ce qui concerne la mort physique ? Peu importe les occasions futures que nous aurons de servir Dieu. Nous parlons du service "dans le corps". Cette vie est la part que Dieu vous a donnée. C'est ici que vous devez trouver votre satisfaction et vous réaliser. Car vous ne reviendrez pas sur cette terre, pas plus qu'un animal.

Nous admettons qu'il s'agit là d'une interprétation rapide de ce passage. Nous en donnerions une semblable de 8.16-9.10. Ici, une fois de plus, nous trouvons ce désir de connaître le plan : "J'ai vu toute l'œuvre de Dieu ; j'ai vu que l'homme ne peut pas trouver ce qui se fait sous le soleil ; il a beau se fatiguer à chercher, il ne le trouve pas". Ici encore, le plan est accepté dans la foi. "Les justes, le sage et leurs travaux sont dans la main de Dieu" ; ici encore les événements individuels rendent perplexes : "Tout arrive également à tous". Ces événements qui dépassent la propre autorité de l'individu semblent si souvent arriver par hasard... La tour de Siloé s'abat aussi bien sur le juste que sur le méchant. Puis surgit devant nous cet événement unique et commun à toute l'humanité, l'événement de la mort. Et la mort referme tout. "Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort". "Les vivants savent qu'ils mourront" et peuvent établir leurs plans en consé-

quence. Il y a un sens, et de ce fait, il n'est jamais trop tard dans cette vie pour prendre part au plan de Dieu. Mais les morts ont accompli leur marche. Ils attendent, au *Scheol*, le jugement. Ils ne savent pas, comme les vivants, ce qui se passe sur la terre. Ils n'ont plus l'occasion de gagner la récompense du Maître. Leurs corps, véhicules des passions de l'amour, de la haine et de l'envie sont retournés à la poussière, ils ne peuvent plus prendre part à quoi que ce soit de la vie "sous le soleil".

Voyez maintenant la façon si belle avec laquelle le leitmotiv suit, aux vv. 7-10. Prends les choses habituelles de la vie, et trouves-y ton plaisir dans le service de Dieu. La vie n'est que vanité, mais c'est une vanité qui peut porter ses fruits si seulement l'on saisit l'occasion pendant qu'elle est à notre portée. "Tout ce que ta main trouve à faire avec ta force, fais-le ; car il n'y a ni activité, ni raison, ni science, ni sagesse au *Scheol* où tu vas". Et si ce dernier verset n'a pas une résonnance chrétienne, nous pouvons nous souvenir de ce que Christ lui-même a dit : "Il faut que je fasse, tant qu'il fait jour, les œuvres de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient où personne ne peut travailler" (Jn. 9.4.).

Cette insistance sur le fait d'accomplir notre travail de toute notre force est une contrepartie nécessaire à l'idée d'accepter notre vie comme reçue de la main de Dieu. Nous ne devons pas vivre dans un esprit de complète résignation à l'existence, ni être soumis au flux des événements, disant de toutes choses : "C'est la volonté de Dieu". Ce n'est pas l'idée de *Qohéleth*. Le fait qu'il introduise l'idée de responsabilité morale, avec l'avertissement qu'il y aura un jugement, montre que nous devons vivre notre existence en tant qu'êtres libres. Du reste, les fragments accessoires de sagesse proverbiale sont là pour servir de guides pour l'aspect pratique de la vie. Nous sommes arrivés à la conclusion que les événements de la vie ne fournissent pas par eux-mêmes d'indication quant à leur propre signification. "La course n'est point aux agiles, ni la guerre aux vaillants, ni le pain aux sages, ni la richesse aux intelligents, ni la faveur aux savants ; car tout dépend pour eux du temps et des circonstances." C'est ce que dit *Qohéleth* en 9.11, et si nous sommes honnêtes, nous devons admettre que c'est bien là l'impression que nous donne la vie. Personne ne peut se porter garant de sa réussite, et personne ne peut discerner entièrement ce que Dieu fera de lui dans les faits de l'existence. Aussi beaucoup de choses dans la vie doivent être élaborées sur ce fondement. En tant que peuple de Dieu, il se peut que nous désirions sincèrement régler nos vies en vue de Sa Gloire, mais il nous semble très difficile de dire avec certitude : "Si je fais telle et telle chose, je sais que je serai en conformité avec le plan de Dieu et qu'en cela il me bénira." C'est la question étudiée au chap. 11. Si vous êtes marchand ou agriculteur, il est inutile d'attendre un conseil infaillible pour investir tout ce que vous possédez dans une entreprise spéculative, ou planter toutes vos

semences avec la perspective d'un succès total. Vous devez utiliser votre bon sens, et être prêt à pourvoir aux imprévus de la vie. Si vous êtes marchand, répartissez vos spéculations sur sept ou huit projets. Si vous êtes agriculteur, semez vos graines à différentes époques pour assurer une ou plusieurs récoltes. Tout cela paraît assez banal, mais nous semble être un véritable guide pour la vie. Jusqu'au temps où Dieu nous dirigera infailliblement, et aussi longtemps que les événements continuent à survenir sans cohérence apparente, nous ne voyons pas ce que nous pourrions faire d'autre. Rappelons-nous toutefois que la confiance en la providence de Dieu nous permet d'affirmer qu'il y a des exceptions dans le cours ordinaire des choses. Dieu peut opérer et opère réellement des miracles ; et même s'ils sont déterminés par des causes naturelles, ils n'en demeurent pas moins des miracles. Son peuple est souvent miraculeusement délivré. Mais il est juste de soutenir, comme *Qohéleth*, que la preuve de l'intervention de Dieu dans les existences individuelles, c'est le miracle, alors que le hasard apparent — qui pour nous comme pour *Qohéleth* n'est rien plus qu'apparent — est la règle normale. Mais, insistons encore là-dessus, Dieu a un plan et, à la fin de tout, sera justifié. Mais jusqu'à ce que nous arrivions à la fin dernière, nous ne devons pas tenter de juger le plan à partir de ce que nous en voyons pour l'instant. Il se peut que des insensés essaient de le faire ; ils seront entraînés dans une fausse philosophie de la vie. Ecoutez *Qohéleth* en 8.11-13 : "Parce qu'une sentence contre les mauvaises actions ne s'exécute pas promptement, le cœur des fils de l'homme se remplit en eux du désir de faire le mal. Cependant, quoique le pécheur fasse cent fois le mal et qu'il persévère longtemps, je sais aussi que le bonheur est pour ceux qui craignent Dieu, parce qu'ils ont de la crainte devant lui. Mais le bonheur n'est pas pour le méchant, et il ne prolongera point ses jours, pas plus que l'ombre (image de la calme fraîcheur après la fièvre de la vie), parce qu'il n'a pas de crainte devant Dieu."

Voilà pour ce qui concerne *Qohéleth*. En tant qu'avocat de la défense, nous faisons nôtre une sentence de Cicéron dans son *Pro Archia* : "Nous espérons que nous vous avons amené à dire que non seulement l'Ecclésiaste ne doit pas être rayé du Canon, puisqu'il y trouve une place, mais encore que s'il n'y avait pas été mis, on aurait dû l'y mettre. C'est un livre unique et son retrait de la Bible serait une perte irréparable. Bien évidemment, il n'est pas le dernier mot sur les problèmes de l'existence, car il appartient à l'Ancien Testament et non au Nouveau. Mais la solution qu'il donne est dans la ligne des raisonnements bibliques que l'on trouve à la fois dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Est-ce seulement par hasard que Paul en Rm 8, après avoir parlé de la vanité de toute la création, continue sur les souffrances qui créent un problème même pour le chrétien et pour la confiance qu'il a que, dans sa vie quotidienne, toutes choses concourent à son bien ? "Toutes choses" signifie ces événements accidentels

que nous subissons en commun avec toute l'humanité et dans lesquels "la course n'appartient pas aux agiles ni la guerre aux plus forts". Le monde ne penche pas en notre faveur. Mais les mêmes choses qui brisent l'homme du monde peuvent édifier le chrétien s'ils les prend comme venant de la main de Dieu. Continuez à chercher la clé qui englobera la totalité de l'existence.

Vous devez la chercher : Dieu nous a fait ainsi, bien que ce soit là un souci pénible. Mais vous ne la trouverez pas dans le monde. Vous ne la trouverez pas dans l'existence. Dans la révélation vous ne ferez qu'aborder les voies de Dieu ; en Christ, vous touchez la clé du bout des doigts, mais personne encore n'a pu la saisir à pleine main. Aucune philosophie de la vie ne peut satisfaire, si elle exclut le Christ. Même la plus subtile philosophie chrétienne doit s'avouer confondue. Mais ne désespérez pas. Il y a une vie que nous devons vivre jour après jour. Et dans une succession apparemment incohérente d'événements, Dieu peut être servi et glorifié. Et dans ce service quotidien de Dieu nous pouvons trouver notre joie, parce que nous accomplissons ce en vue de quoi Dieu nous a créés.

Voilà quelle fut la philosophie de *Qohéleth*. Avait-il tort ?

Ce texte a été traduit par Christophe Desplanque et Xavier Nicolas d'Aix-en-Provence.

Rencontre francophone pour
étudiants en théologie

du 8 au 12 avril 1980

à LUTRY(près de Lausanne, en Suisse)

Théologie et spiritualité

Prof. Pierre Courthial,

Théologie et spiritualité dans la tradition réformée.

Frère Jean-Miguel Garrigues,

Théologie et spiritualité dans la tradition monastique.

Bulletin d'inscription à demander à Hokhma, CP 66,
CH-1000 Lausanne 22.

Délai d'inscription : 15 mars 1980.